

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **67 (1931)**

Heft 8

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>



L'ÉDUCATEUR

N^o 140 de l'Intermédiaire des Educateurs

DISCAT A PVERO MAGISTER

SOMMAIRE. — Ed. CLAPARÈDE : *50 jours au Brésil.* — W. PERRET : *Le nu et le problème sexuel. Causerie à des parents.* — INFORMATIONS ET LECTURES : *Pour le 18 mai. M. Traugott Waldvogel. M. Léon Genoud. L'énurésie.* — LA PRESSE ET LES ANCIENS ÉLÈVES DE L'INSTITUT : *Une conférence à Bagnes sur le service médico-pédagogique.* — CHRONIQUE DE L'INSTITUT J.-J. ROUSSEAU : *Nos vingt ans.*

CINQUANTE JOURS AU BRÉSIL

Cinquante jours ! Je projetais de ne passer au Brésil que quatre semaines, mais le sort en a disposé autrement. Mon but, en me rendant là-bas, était à la fois de faire la connaissance personnelle d'aimables collègues que je connaissais déjà par correspondance, et qui m'invitaient à faire quelques conférences, de revoir d'anciens élèves, et tout spécialement de rendre visite à Mme Antipoff qui avait organisé à Bello Horizonte un enseignement de psychologie expérimentale et scolaire.

Un bateau italien, le *Conte Rosso*, quittait Gênes le 2 septembre ; il y revenait le 25 octobre, juste pour la rentrée de l'Université. Je m'embarquai donc, heureux de fuir les canicules qui sévissaient sur l'Europe en cette fin d'août 1930. Sur le bateau, rien que des Argentins et des Italiens, à l'exception d'un seul Français, le Dr Ch. Achard, professeur à la Faculté de médecine de Paris, en qui j'ai trouvé le plus charmant compagnon de voyage. Le *Conte Rosso* est un bateau rapide, qui ne met que onze jours pour atteindre Rio de Janeiro (douze jours pour le retour, parce que, dit-on, pour revenir, ça monte !) Cette traversée, qui d'ordinaire est marquée par une température insupportable, dès qu'on arrive sous les tropiques, ne fut pas extrêmement chaude. Sous l'Equateur, le ciel était gris, il pleuvait, et je m'y suis même enrhumé ! Un vent violent et contraire a commencé de souffler, en sorte que, au lieu d'arriver à Rio dans l'après-midi, nous n'y avons abordé qu'à minuit, par une nuit superbe. Plusieurs heures à l'avance on apercevait dans le sombre lointain les guirlandes de lumière de la baie de Rio.

Malgré l'heure tardive, de nombreux amis m'attendaient sur le

quai : M. Lins, professeur à l'École normale de Juiz de Fora, et Mme Lins, qui avaient passé plusieurs années à l'Institut J.-J. Rousseau ; Mlle Laure Lacombe, aussi une ancienne élève ; le Dr Lopes, président de la Ligue brésilienne d'hygiène mentale ; le Dr F. Magalhaes, et le Dr Lessa et le professeur Venanzio Filho, présidents de l'Association brésilienne d'éducation ; le Dr Radecki, qui avait été mon assistant au Laboratoire de Psychologie en 1910, M. Redard, chargé d'affaires de la Légation suisse, etc. C'est dire qu'à peine débarqué sur ce continent nouveau, j'ai eu le sentiment du « chez moi ».

Je n'ai pas l'intention de décrire ici les splendeurs de Rio et de sa baie. Je dirai seulement que je ne me figurais pas que Rio fût ainsi resserré entre la montagne et la mer, à tel point que, pour se développer, elle est maintenant obligée de prendre sur l'océan ; des quartiers entiers sont maintenant construits sur d'anciennes baies qui ont été comblées. Les quais, qui s'étendent sur des kilomètres et des kilomètres de longueur, sont bordés de plages où s'ébattent des milliers de baigneurs. Ces plages n'ont pas de cabines, et c'est chez eux que les baigneurs font leur toilette ; et l'étranger qui débarque à Rio n'est pas peu étonné de rencontrer dans la rue, ou dans le tramway, des personnages en costume de bain, qui vont à la plage, ou qui en reviennent.

L'Association brésilienne d'Éducation, qui avait bien voulu m'inviter à faire quelques conférences, et qui est très active, très vivante, réunit un millier de membres ; elle a pour but d'étudier tout ce qui peut faire progresser l'enseignement, et d'engager les autorités à introduire les réformes désirables. Elle compte quatre présidents, qui sont en charge chacun pendant un trimestre. Sur ces quatre présidents, trois sont des médecins. A mon arrivée, c'était le Dr Magalhaes, l'un des chirurgiens les plus courus de Rio, et doyen de la Faculté de médecine, qui occupait le fauteuil. Ses nombreuses occupations (il est aussi président du Jockey-Club) ne l'empêchent pas de vouer aux questions d'éducation une attention très suivie.

On m'a fait visiter de nombreuses écoles qui, toutes, m'a-t-il semblé, font appel aux méthodes actives. J'ai été frappé de leur élégance ; beaucoup, même dans les quartiers populaires, sont installées dans de sympathiques bâtiments, qui ressemblent à des maisons privées : jolis meubles, fleurs, statues dans les corridors — rien de nos casernes scolaires. Comme école plus particulièrement inspirée des méthodes nouvelles, il faut mentionner la jolie école

privée, fondée en 1902 par la famille Lacombe et dirigée aujourd'hui par Mlle Laure Lacombe et par sa mère, qui comprend des élèves de tous les âges. On sent que le bonheur y règne. Notons aussi l'Ecole normale des Arts et Métiers, dirigée par un partisan convaincu des méthodes actives, M. Barbosa de Oliveira, école dans laquelle la psychologie est enseignée avec beaucoup d'enthousiasme par Mlle Alba Nascimento.

Rio vient de construire une nouvelle Ecole normale, qui est un véritable palais, très beau au point de vue architectural, style vieux-portugais, belles colonnades et galeries sur une cour intérieure. Lorsque j'en ai admiré les splendides et luxueuses installations, elle était encore vide, on devait l'inaugurer le 12 octobre, par une fête brillante, qui ne put avoir lieu à cause de la révolution.

Je me borne à mentionner le splendide Institut pathologique Osvaldo Cruz, pour l'étude des maladies infectieuses, avec ses beaux laboratoires, sa riche bibliothèque, et la pléiade de savants qui y travaillent, le célèbre Jardin botanique, avec sa fameuse allée de palmiers... Quant à la psychologie expérimentale, elle possède un joli petit laboratoire au siège de la Ligue brésilienne d'Hygiène mentale, présidée avec distinction par le Dr Ernani Lopes. Le Dr Radecki a aussi installé un beau laboratoire de psychologie dans une colonie de psychopathes, à la campagne, à une certaine distance de Rio.

Après une semaine passée à Rio, je me suis rendu à Bello Horizonte, la capitale de l'Etat de Minas Geraes, à 800 mètres d'altitude. Dix-sept heures de chemin de fer ; celui-ci parcourt des vallées presque complètement désertes, grimpe des côtes sauvages dont la terre est d'un beau rouge. Bello Horizonte est une ville nouvelle, de 120.000 habitants, qui chaque jour continue à s'étendre. Elle est en pleine montagne, et fait un peu penser à La Chaux-de-Fonds. Lorsqu'on suit certains boulevards, on finit par arriver dans le pâturage, ou sur les flancs escarpés d'une colline.

L'Etat de Minas a fondé à Bello Horizonte, il y a deux ans, une *Ecole de perfectionnement*, d'un type nouveau et très intéressant. C'est pour établir les bases de cette école que s'étaient déjà rendus au Brésil, pour quelques mois, le Dr Simon, de Paris, notre collègue Léon Walther, et que Mme Artus et Mme Antipoff y furent appelées pour une période plus longue.

Le but de cette Ecole de perfectionnement est de former des inspectrices, des directrices d'écoles, des professeurs de psychologie scolaire pour les Ecoles normales, des fonctionnaires supérieurs

pour l'administration des écoles de Minas. Elle comprend cent élèves, tous féminins, et voici comment on les recrute : on choisit chaque année, parmi les institutrices ayant déjà au moins deux ans de pratique, les cinquante meilleures. Le cours dure deux ans. Il comporte des enseignements spéciaux de pédagogie et de psychologie (jardin d'enfants, méthodologie, surtout psychologie appliquée à la pratique scolaire). Comme professeurs, outre trois jeunes Brésiliennes formées elles-mêmes au Teachers College de New-York, Mme Antipoff et Mme Artus (de Genève), et aussi M. Casasanta, directeur de l'Instruction primaire, qui préside aux destinées de cette Ecole de perfectionnement avec beaucoup d'intelligence et de clairvoyance.

Mme Antipoff, ainsi que l'auront deviné tous ceux qui la connaissent, a organisé son service avec toutes les qualités de précision et d'enthousiasme qui la caractérisent. Sa tâche était énorme, car elle n'a pas d'assistants. Elle a néanmoins formé ses élèves aux méthodes expérimentales, aux enquêtes scolaires, et j'espère que, parmi celles de ses élèves qui ont achevé l'Ecole en novembre dernier, elle en aura trouvé qui pourront lui servir d'auxiliaires.

Pendant que j'étais à Bello Horizonte, M. Lourenço Filho, le distingué pédagogue de l'Ecole normale de Santos, est venu me faire visite, car, faute de temps, je n'avais pas mis Santos sur mon programme. Lui aussi est un fidèle partisan des méthodes nouvelles.

Je n'ai pu assister aux leçons de Mme Artus, qui était en séjour à Rio pendant que j'étais à Bello Horizonte. Mais j'ai appris quelle grande impression faisait son enseignement.

Je comptais repartir de Bello Horizonte au début d'octobre, afin de séjourner encore à Rio, lorsque, subitement, le 3 octobre à six heures du soir, la révolution se déclancha. Je venais de visiter l'« Institut des serpents », où l'on élève ces reptiles en vue de la fabrication de sérums anti-venimeux (il faut autant de sérums différents qu'il y a d'espèces de serpents), et je descendais un boulevard, lorsque un attroupement devant une villa attire mon attention : une automobile, contenant deux officiers, quittait la villa, et, sur la véranda de celle-ci, une dame poussait des cris, apostrophant la foule. Je continuai ma route en faisant, à propos de cet incident, toutes les hypothèses possibles, mais sans en trouver aucune de satisfaisante. Puis j'allai à la grande poste écrire quelques cartes postales. Tout à coup, je me vois plongé dans l'obscurité, les portes venaient de se fermer, tout était désert autour de moi.

Je me précipite vers la porte, on l'entr'ouvre pour me laisser passer, et quelle n'est pas ma stupéfaction en voyant le trottoir où j'avais passé quelques minutes auparavant, gardé par des soldats, échelonnés le long de la rue. J'ai cru d'abord qu'il s'agissait d'une fête nationale, d'un cortège... Mais un jeune homme, voyant mon étonnement, vint vers moi et me dit que c'était la révolution.

Pendant la traversée, un radio nous avait appris la révolution argentine, qui n'avait duré que 24 heures, et tout le monde espérait qu'il en serait de même au Brésil. Mais ce fut un peu plus long ! Le soir même, les troupes de Minas commencèrent à cerner la caserne occupée par les troupes fédérales, et la bataille dura cinq jours, pendant lesquels la ville fut inondée de balles. Une fille fut tuée, qui jouait dans la rue ; on n'osait plus circuler ; les laitiers, boulangers, etc., refusaient de faire leur tournée, on commençait à avoir de la peine à se ravitailler. Les balles pénétraient dans les maisons, cassant les vitres, transperçant tout sur leur passage. Cependant, la population elle-même ne se battit pas ; la lutte était uniquement entre les forces armées. Puis, au bout de cinq jours, le 8 octobre, un coup de sirène apprit à la ville que la garnison fédérale s'était rendue. — Quant à l'énigme de la villa, qui m'avait tant intrigué, en voici la clef : On était venu cueillir chez lui le commandant des troupes fédérales, pour l'incarcérer, d'où furent, cris et protestations de son épouse ! Cela montre combien la préparation de la révolution aurait été tenue secrète, les troupes fédérales, ni personne, ne se doutaient de rien.

La cessation du feu à Bello Horizonte ne marquait pas, hélas la fin de la révolution. Le président du Brésil, Washington Luis, contre lequel tout le mouvement était dirigé, refusait d'abdiquer. De tous côtés, les troupes révolutionnaires s'avançaient sur Rio. Mais le Brésil est grand, et cela pouvait durer longtemps. Bello Horizonte était coupée de toute communication : ni chemin de fer, ni poste, ni télégraphe. Nous étions isolés du monde extérieur ; nous ne savions pas, surtout, ce qui se passait à Rio. La moitié des magasins étaient fermés. Impossible de sortir de la ville, tous les autos avaient été réquisitionnés ; ce n'était pas précisément gai. La révolution semblait se transformer en guerre civile. On se demandait si ça n'allait pas durer des mois !

Enfin, au bout de trois semaines de cette vie au ralenti, pendant que nous étions en train de déjeuner à l'École de perfectionnement, (car chaque jour élèves et professeurs y prennent ensemble le repas de midi), on vient annoncer que Washington Luis a été

déposé ! Tout le monde se met à danser de joie. Car tous, à Bello Horizonte, ainsi que presque partout, étaient du côté révolutionnaire. On reprochait au gouvernement au pouvoir de graves malhonnêtetés politiques, fraudes électorales, etc., qui auraient dépassé la mesure permise, et l'on souhaitait un régime plus réellement démocratique.

Quelques jours après, dès que la voie du chemin de fer, qui avait été coupée entre Bello Horizonte et Rio fut rétablie, je pus prendre place dans un train spécial qui conduisait à Rio quelques parlementaires. A Rio, où des désordres avaient éclaté dans les rues la veille de mon arrivée, j'ai trouvé une animation énorme, en même temps qu'une grande joie. A l'Avenue Rio Branco, qui est la grande artère centrale de la ville, les immeubles des journaux favorables au gouvernement avaient été pillés et incendiés. Les trottoirs étaient encore jonchés de verre cassé, de papiers, de fragments de meubles qu'on avait jetés par les fenêtres. Puis ce fut l'arrivée, accueillie par une foule innombrable, du nouveau président...

A Rio, je retrouvai Mme Artus, qui y avait été retenue, pendant que j'étais moi-même coincé dans la capitale de Minas, et qui était occupée à éditer en portugais une série de jeux éducatifs. J'appris que la Légation suisse, et le Dr Lessa, l'un des présidents de l'Association brésilienne d'éducation, avaient fait l'impossible pour me procurer un sauf-conduit me permettant de gagner Rio. Mais aucun des radios qu'ils avaient adressés au Gouvernement de Minas n'était arrivé à destination. Je suis heureux de leur exprimer ici ma vive gratitude. J'appris aussi que, alors que la révolution grondait dans les rues, notre ami Ad. Ferrière arrivait à Rio, mais qu'il dut renoncer, étant donné les événements, à y séjourner.

Cependant, nous étions au 1er novembre : je songeais, non sans quelque angoisse, aux cours de l'Université, à mon Laboratoire, que je désertais sans le vouloir. Heureusement, le jour suivant, le *Conte Rosso* passait à Rio. Je m'y retrouvai chez moi, heureux de ces quelques semaines passées au milieu de tant de choses intéressantes, de cette nature splendide, de tous ces amis, anciens et nouveaux, qui m'avaient rendu si agréable mon séjour au Brésil.

Ed. CLAPARÈDE.

LE NU ET LE PROBLÈME SEXUEL

Causerie à des parents.

La Société neuchâteloise des amis de l'Institut J.-J. Rousseau vient de se réorganiser en élargissant son titre et son programme. La *Société neuchâteloise des amis de l'école active*, tout en gardant le contact avec l'Institut, se

propose d'appuyer spécialement les classes expérimentales ouvertes depuis quelques années par les autorités scolaires à Neuchâtel et à La Chaux-de-Fonds. Nous croyons cette action commune de tous les amis de l'école active, parents et maîtres, éminemment opportune et nécessaire et, persuadés que l'initiative neuchâteloise trouvera des imitateurs, nous lui souhaitons plein succès.

Les pages qui suivent sont extraites d'une causerie faite il y a un an aux parents des élèves de l'Ecole nouvelle des Terreaux à l'occasion d'une petite crise de curiosité sexuelle qui a conduit à l'anatomie comme centre d'intérêt. « La question, nous dit M. Perret, n'est pas traitée dans toute son ampleur, ni avec tous les détails importants. Ce n'est pas, comme on dirait en médecine, un reconstituant général, mais un spécifique. Cette « crise » — crise-prélude plutôt — est une des belles choses que j'aie vues, une authentique sublimation collective. Nous avons vécu dans notre « famille » des heures sérieuses et enjouées qui n'ont pas peu contribué à resserrer les liens profonds qui unissent maîtres et élèves. »

Mesdames et Messieurs,

Nous parlerons ce soir simplement et naturellement de choses simples et naturelles. Il y a ici des papas et des mamans. Les enfants sont présents à nos cœurs et à nos pensées. En leur nom, nous dirons la vérité.

Nous donnons à nos enfants d'abondantes ordonnances sur la politesse, les belles manières, la tenue, la main droite, le bonnet, les mots élégants.

Pourtant leur bonheur ne dépend d'aucune de ces choses prises isolément. *L'unique question qui puisse orienter ou désorienter totalement l'existence*, cette question est celle au sujet de laquelle les enfants sont en général privés de renseignements, de directions et de conseils. Cette question, c'est la sexualité ; je ne pense pas me tromper beaucoup en disant que la plupart d'entre nous avons « appris » tout cela au hasard. Le hasard, en effet, est le maître que la plupart des gens ont pour les initier à la sexualité, ... j'allais dire aux mystères de la sexualité. Ce mot mystère qu'on joint si aisément au mot sexuel dit assez la force de la tradition : la tradition du silence. Nous observons le silence sur cette question. Voilà la règle. Les enfants le sentent et ils observent le silence. Les livres qu'on leur donne observent le silence. Les images qu'on a chez soi observent le silence.

Quand le silence se fendille, on le « masque » d'un mensonge. Or, l'enfant, parce qu'il est intelligent, veut connaître ce qu'il en est de l'origine des enfants, de la différence des sexes, de la procréation, de la crise pubère ; c'est pour lui un problème d'autant plus impérieux à résoudre qu'il est lié à un instinct. Le silence n'est pas une réponse. La question demeure et l'enfant la résoudra. C'est alors qu'intervient le maître que nous nommions tout à l'heure : le hasard. En effet, nous avons le choix : ou bien nous, ou bien le hasard. Les uns disent : la nature ; mais une des conquêtes de la civilisation, c'est de pouvoir *aider* la nature. La nature, d'ailleurs, ne pourrait être un maître que si nous vivions à l'état de nature, parmi l'herbe et les bois. Or, l'enfant de la ville est tout sauf un être nature : il sort d'une caisse qu'on appelle maison ; il court s'enfermer dans une autre caisse qu'on appelle école.

Pendant le voyage d'une caisse à l'autre, il voit peu d'arbres, peu de fleurs

et peu de nature vraie. L'enfant d'aujourd'hui, chargé d'habits, de devoirs et de murailles, n'est pas assez nature pour que cette mère nature puisse officier en guise d'éducatrice. C'est dommage ; sans retourner à la vie sauvage et primitive nous sommes certains qu'une entente se fera entre les droits de la nature et ceux d'une civilisation libératrice. Nous croyons y travailler à l'école nouvelle... autant que nous le permet la civilisation scolaire !

Je disais donc que, pour l'instruction et l'éducation de nos enfants en matière sexuelle, nous avons le choix entre nous et le hasard ; or le hasard, c'est neuf fois sur dix, dans ce domaine, un mauvais maître. Un maître dangereux, souvent funeste. Tout d'abord, permettez-moi de vous effrayer un peu si vous ne l'êtes pas déjà assez (vous effrayer à salut d'ailleurs). Beaucoup de parents croient à la parfaite sérénité de l'âme de leurs enfants : « En tous cas, disent-ils, mon fils, ma fille, ne pense pas à ces choses-là ; jamais il n'en souffle mot et son front est pur ». A ces parents, nous répondrons :

1. Il n'est pas le moins du monde impur de penser à ces choses. Tout est dans la manière, et cette manière nous en sommes maîtres dans bien des cas.

2. L'ingéniosité de l'enfant atteint au génie, quand il s'agit de cacher des pensées de cet ordre.

3. Vous ne possédez vos enfants que quelques heures par jour. La nuit, ils appartiennent au sommeil, au rêve et souvent, par leur rêve, à la société qui vous les ravit une grande partie du jour. Ils appartiennent à l'image aussi, puissante, extrêmement puissante.

Or, il suffit que le hasard, ce mauvais maître, attrape votre enfant durant une seconde pour époisonner ses représentations de la vie sexuelle. Ce hasard peut être un mot, une image, une conversation surprise, un coup d'œil... et le mal est fait. Vous n'avez absolument *aucune garantie*. Aucune garantie autre que celle que nous aimerions vous inviter à leur donner, savoir : une instruction et une éducation sexuelles.

Si vos enfants ne sont pas proprement renseignés sur les questions sexuelles ils risquent :

1. De perdre beaucoup de temps à y penser, cherchant à imaginer comment tout cela peut bien être et se passer.

2. D'imaginer des choses fausses, qui leur rendront la réalité pénible ou même inacceptable.

3. D'être renseignés au moyen de contes de fées. Ces renseignements sont vite périmés, surtout de nos jours où les gosses, entre autres belles qualités, ont celle d'être vifs d'esprit. Craignez alors leur mépris lorsqu'ils sauront la vérité pure.

4. Ils risquent bien souvent, le plus souvent, d'être renseignés par des gens de mentalité vulgaire. Ces renseignements saliront pour longtemps, sinon pour toujours, la pureté et la beauté liées à la transmission de la vie.

5. N'ayant pas eu accès auprès de nous, les enfants perdront confiance et nous tairont leurs préoccupations lors de la puberté, alors que le danger est le plus grand. C'est encore des impurs qui risquent d'être leurs maîtres. Sans

compter que toute l'énergie qui est ainsi dépensée est une énergie perdue pour d'autres travaux importants, pour l'étude, pour l'œuvre humaine.

Demandez aux médecins qui sont ici, regardez autour de vous, et voyez combien de désastres une éducation sexuelle bien comprise eût évités. Ce n'est pas un sentiment, c'est un fait.

Or les parents, — les enquêtes le démontrent, — les parents n'aiment pas parler de cela à leurs enfants. Le D^r Chable me citait l'autre jour le cas d'un père disant : « J'aimerais mieux être six pieds sous la terre que de parler de cela à mon fils ! » Il est bien facile de comprendre pourquoi les parents hésitent : d'abord, nous-mêmes, nous n'avons pour la plupart pas eu accès auprès de nos parents. Puis la morale courante traîne à ce sujet des préjugés très lourds qui font de la sexualité quelque chose de sale.

Puis, bien des papas et mamans, quoique soucieux du danger, ne savent pas comment s'y prendre.

Bref, les parents ne font pas leur devoir, en général parce qu'ils ne le considèrent pas encore comme un devoir ou parce qu'ils le trouvent au-dessus de leurs forces.

Aussi, les hygiénistes, les moralistes, les médecins qui peuvent parler de ces choses comme nous parlons du lac, ont essayé de demander à l'école de faire cet enseignement.

L'école a demandé aux médecins. Et les médecins, de concert avec des éducateurs, des pasteurs, ont discuté pour savoir à qui revenait cette charge urgente et importante qu'est l'éducation sexuelle des enfants.

L'automne passé j'ai eu le plaisir d'assister à Lausanne au premier congrès romand pour l'éducation sexuelle, présidé par le D^r Chable.

Il est vraiment purifiant — permettez-moi ce terme — d'entendre des hommes parler des choses sexuelles avec une voix naturelle, simple et respectueuse sans faire éteindre 3 lampes sur 4 et sans sombrer ou exalter les sonorités de leur voix. Nous avons l'impression qu'on en avait fini avec le demi-jour et le mystère, que la lumière était faite. Mais cette lumière a de la peine à pénétrer, et ce soir, si nous sommes rassemblés, c'est pour que je vous dise comment elle est entrée à l'école, cette lumière, pourquoi elle y est entrée et la joie que j'en ai eue. C'est aussi pour vous dire la responsabilité que nous encourageons, si nous éteignons cette lumière ou si nous la truquons au moyen d'un abat-jour rose ou noir. Ce qui se passe dans notre classe en ce moment arrive dans toutes les écoles ; seulement ici c'est dans les murs et, en général, ailleurs c'est hors les murs. Permettez-moi d'être très affirmatif : je *sais*, je me souviens ; j'étais enfant, j'ai vu, j'étais maître d'école, j'ai vu, j'ai entendu. Quand les questions d'ordre sexuel sont abordées et résolues hors des murs de la classe, c'est toujours grave. J'ai usé des gommes à effacer les dessins obscènes dans des cabinets d'école primaire. J'ai souffert des coups d'œil, des coups de genoux, des apartés entre filles et garçons alors que sonnaient certains mots. Aussi vous imaginez avec quel soin j'ai tenu la porte ouverte et la lampe allumée et quel bon et simple accueil j'ai fait aux remarques et aux questions des enfants concernant ces sujets-là.

La cause initiale de tout est... le monument de la République. Le sculpteur n'y avait pas songé. Quelques enfants avaient joué autour du monument. Deux ou trois d'entre eux ont grimpé auprès des personnages, d'où un petit sermon de ma part. Puis la question : « M'sieu, pourquoi l'homme n'est-il pas habillé ? — Parce que probablement il s'agit de montrer là un homme fort. — Alors, il faut voir ses muscles. » Ceci nous donne l'occasion de parler des lutteurs de la Grèce antique qui s'exerçaient complètement nus, tant les hommes que les femmes dans certaines cités... Quelques-uns me disent avoir vu chez eux des statues tout à fait nues d'enfants, de femmes et d'hommes. Nous parlons alors des sauvages, des pays à climat doux ou tropical. Nous examinons quelles sont les idées qu'il est impossible de rendre par des statues pesamment vêtues (liberté, danse, légèreté, printemps, etc., etc.).

Aucune gêne, aucune nervosité ne se manifeste. Le même ton et le même intérêt que pour les autres sujets. Je prends alors l'offensive : « Quelles sont les parties du corps qu'on cache en général dans les statues ? — Le bas du ventre... ce qui est au bas du ventre... puis le derrière. — Pourquoi ? » Pas de réponse. « Pourquoi ? essayez de trouver ». L'un dit : Parce que c'est pour aller aux W. C. » — J'ajoute : On dit parfois que c'est sale. — Oui, je l'ai entendu dire. Une fillette nous coupe littéralement la parole. « C'est sale, quand on le lave pas »... Sur quoi nous parlons de l'importance de purifier son corps des déchets qui sans cela ne tarderaient pas à l'empoisonner. J'insiste, j'insiste beaucoup jusqu'à amener cette exclamation : « Mais alors, c'est rudement bien fait pour le corps ». Puis nous parlons des matières fécales, du fumier en général, de son emploi comme engrais, des végétaux qui en tirent leur profit et des merveilles des transformations chimiques. L'intérêt est si grand que le silence est absolu et que pas la moindre remarque, pas le moindre coup d'œil douteux, ne sont échangés. Nous concluons, cela va sans dire, par une réhabilitation complète des organes de défécation.

Puis, parce que nous avons entre temps abordé un peu d'anatomie, l'observation des seins si peu développés chez les hommes amena la question des mamans et des petits enfants. J'ai constaté avec plaisir que tous les élèves de notre école savaient déjà que les bébés ne se trouvent pas dans les choux et que tous professent à l'égard de la maternité un respect touchant. Je rends de cela hommage aux parents et à Mlle Bosserdet dans la classe de qui on ne fait pas mystère d'une si belle chose, quand l'occasion se présente d'en parler. Beaucoup ont vu allaiter les bébés ; voici quelques questions qui m'ont été posées : « Comment la première maman a-t-elle su qu'elle avait du lait pour son enfant ? Et comment le petit poupon sait-il prendre ce lait ? » Par des analogies avec les animaux (la construction des nids, habitation), la notion de l'instinct a été partiellement saisie. — Pourquoi la maman cesse-t-elle de nourrir le bébé ? Pourquoi certaines mamans ne peuvent-elles pas nourrir leurs enfants ?

Est-ce que vous avez bu du bon lait de votre maman ? etc., etc.

Toute cette conversation pleine de souvenirs sur le ton naturel des choses intéressantes.

Puis, grâce à l'amabilité de M. Fuhrmann, nous allons voir le squelette qui se trouve à l'Université. Sans aucune émotion, assis en rond tout autour de ce personnage, des questions s'échangent entre eux et moi.

Comment les os poussent-ils ? Nous comptons les os. M. Fuhrmann déclenche un intérêt particulier en montrant un petit nouveau-né conservé dans de l'alcool. Bobi crie : « C'est un garçon ou une fille ? » M. F. : « Je ne sais pas même. » — Alors Bobi très logiquement : « A quoi est ce qu'on le voit qu'une maman a un petit garçon ou une petite fille, quand le bébé vient au monde ? » — M. F. ne s'y attendait pas et se trouve pris au dépourvu (il va sans dire que jamais aucun de ses étudiants ne s'était avisé de lui poser une question pareille). C'est donc moi qui ai *immédiatement* répondu ; à défaut d'autres termes, j'ai employé le mot de « robinet » pour les petits garçons et parlé d'absence de robinet pour les petites filles. La plupart d'ailleurs savaient la chose. Parmi les enfants qui l'ignoraient, l'un avait autrefois questionné ses parents qui lui avaient montré un petit poupon, et l'autre s'était, des années durant, baigné avec sa sœur. L'eau, le savon, le barbotage l'avaient plus intéressé que tout le reste.

Mais au moment où la question se posait, il importait d'y répondre. C'est ainsi que, grâce — car c'est une grâce — grâce au monument de la République et à l'anatomie, nous avons définitivement accueilli comme légitime *toutes* les questions, y compris celle dont le refoulement, la mise à l'ombre, aurait pu vicier une fois ou l'autre l'atmosphère de notre école. D'ailleurs le terrain était préparé ; jamais je n'ai employé de périphrase ; *le mot propre en tout*.

La semaine passée l'un des grands m'indiquait avec grand sérieux : « école, on dit *une*, c'est femelle ; boîte, on dit *une*, aussi ; tableau, on dit *le*, c'est mâle ». J'ai dû expliquer qu'on réservait ces deux mots au règne animal et qu'en matière grammaticale, on disait de préférence féminin et masculin. Vous ne sauriez imaginer la détente, le bien-être existant dans une classe où on appelle les choses par leur nom sans aucune espèce de contrainte et sans que cela provoque la moindre réaction de mauvais goût. Notez bien qu'il n'y a pas abus et que, comme il convient, ces mots sont rarement employés parce que de peu d'usage dans les conversations courantes. Mais, chaque fois qu'on en a besoin, le mot est là.

Venus seuls vers moi, quelques enfants m'ont posé des questions sur la procréation, l'un en particulier m'a clairement demandé : « A quoi sert le papa ? Pourquoi faut-il un papa ? » J'aurais évidemment pu et su lui répondre, mais je tenais auparavant à voir les parents ; je l'ai renvoyé jusqu'au moment où on étudierait les organes proprement dits. J'ai l'habitude de remettre ainsi certaines questions ; l'enfant n'a pas pris ma réponse pour un subterfuge.

L'autre enfant, une fillette, m'a demandé si elle pourrait déjà avoir un enfant. Je lui ai expliqué qu'il faut être grand et que les plantes non plus ne donnent pas de fleurs et de graines avant d'avoir atteint leur taille de plante adulte. « En tous cas, m'a-t-elle dit, quand j'aurai un petit enfant dans moi, je marcherai extrêmement doucement pour ne pas le gêner. » J'aurais voulu que vous vissiez cette fillette me parler de cela. C'était émouvant de simplicité et de res-

pect. Par contre, elle n'est pas encore préoccupée par le rôle du père. Inutile de lui en parler... si nous avons sa confiance pour le moment où la question se posera.

Pour le premier enfant, qui, lui, voudrait tout savoir, la question est là et il y faut répondre, sinon les dangers que j'ai énumérés plus haut risquent de l'atteindre.

Sur ces entrefaites, et à propos des statues, nous avons dit deux mots des feuilles de vigne destinées à cacher les organes sexuels. Un enfant a ajouté : « Et *pi*, vous savez, ils font des fois semblant de leur mettre une écharpe ou un linge, mais c'est juste pour ça, ça passe toujours là devant ». Le subterfuge avait été éventé et l'attention attirée à cause du « linge ». Toutes les compétences en la matière recommandent de familiariser dès la prime jeunesse nos enfants avec la vue du nu. Les faits, non pas des idées ou des suppositions, mais les faits prouvent que c'est un excellent service à rendre aux jeunes. De belles statues nues, de belles reproductions d'œuvres artistiques où figurent des personnages nus familiarisent avec la beauté et la vérité. Par conséquent, plus de curiosité malsaine. Avant que les motifs d'ordre sexuel n'interviennent, l'enfant sait comment est un corps humain adulte. Il n'est pas sujet au choc psychique de la révélation du nu. Voulez-vous savoir ce que disent nos enfants en voyant une belle statue ? — « C'est beau ces muscles, quelle force il devait avoir, comme je lui ai dessiné des jambes trop maigres, mon dessin est affreux à côté de cette statue ; ce qu'il se tient bien ! » Puis, je dépose la statue sur ma table et personne ne va tourner autour d'elle comme le ferait un enfant aux pensées malsaines. C'est tout naturel, bien entendu, mais je dis cela pour montrer qu'il est plus simple de mettre les enfants jeunes en contact avec le nu ; à treize ou quatorze ans, ils le rencontreraient peut-être dangereusement. Il faut reconnaître que le nu a été employé bien mal par la pornographie et par des artistes aussi. Toutes les expositions de peinture ne sont pas à recommander. Par contre, une visite au musée de Neuchâtel serait maintenant sans aucun danger.

Mais, voici où je désirais en venir : ici comme ailleurs, il importe que nos enfants trouvent à la maison porte ouverte, cœur ouvert pour tous les sujets de cet ordre. Les questions ne sont pas résolues une fois pour toutes ; à chaque âge, à chaque changement d'âge, vous en risquez une de plus, une plus précise, à laquelle seule la vérité, bien dite, doit satisfaire ; une réponse vraie donne de l'air et suffit presque toujours à libérer la pensée de l'enfant pour longtemps.

Ce serait dommage, si votre enfant ne se sentait à l'aise qu'en classe pour parler de cela quand le cas se présentera. C'est pourquoi je tenais à vous mettre au courant de ce qui se passe ici. C'est d'ailleurs une des plus belles choses que j'aie vues.

La crise sexuelle viendra plus tard ; c'est en vue de ce moment que la confiance des enfants nous est nécessaire surtout. Si nous pratiquons aujourd'hui le silence, les réponses vagues ou fausses, nous la perdons, soyez-en sûrs ; les gosses se souviendront que là-dessus nous ne voulons rien savoir et rien dire.

Souhaitons que nos enfants, une fois devenus des pères et des mères, soient,

eux, libres assez pour accomplir sans effort, vis-à-vis de leurs enfants, le devoir sacré de l'initiation.

Il y a des moments où la misère humaine nous apparaît sans remède. Eh bien, toutes les grandes pensées tournent leur espoir vers la solution du problème sexuel, par une éducation graduelle de cet instinct chez les enfants. Là est une des colonnes sur lesquelles doit s'appuyer l'édifice d'une société nouvelle plus heureuse. Nous devons tous une reconnaissance particulière à ceux qui le bâtissent en commençant par là.

W. PERRET.

INFORMATIONS ET LECTURES

Pour le 18 mai, Journée de la Bonne Volonté, paraîtra cette année de nouveau un petit journal pour écoliers intitulé *La Jeunesse et la Paix du Monde*. Le prix en est de 4 centimes pour commandes de 100 exemplaires au moins. S'adresser le *plus tôt possible* à Mme Ruesch, Union mondiale de la Femme, boulevard Helvétique 17, Genève.

Nous recommandons chaudement ce journal qui paraîtra cette année en sept langues différentes : allemand, anglais, espéranto, français, gallois, hollandais et japonais.

La petite note que l'*Educateur* du 14 mars a consacrée à la mémoire de M. **Traugott Waldvogel** nous a valu de recevoir une brochure de 92 pages ornée d'un excellent portrait. Elle contient de la plume même du défunt deux morceaux extrêmement attachants : un compte rendu de ses vingt-cinq ans d'activité comme conseiller d'Etat de Schaffhouse et comme conseiller national, et des souvenirs de jeunesse. Imprimée chez Karl Augustin à Thayngen, la notice se vend au profit d'œuvres d'utilité publique, notamment rurales. Nous souhaiterions que ces pages, émaillées d'anecdotes savoureuses, où un magistrat démocratique parle avec une belle franchise, fussent lues dans beaucoup d'écoles primaires supérieures et d'écoles secondaires en Suisse romande. Rien de mieux comme instruction civique pour des écoles de campagne.

Le numéro de mars de la *Revue suisse d'utilité publique* contient, avec un bon portrait de M. **Léon Genoud**, une intéressante notice sur cet excellent homme décédé à Fribourg le 13 février 1931, à l'âge de 71 ans. Instituteur à 17 ans, Genoud fut un homme de grande initiative. Nommons parmi ses créations le Musée pédagogique de Fribourg, le service cantonal du matériel scolaire, le Technicum cantonal, dont il fut trente ans directeur. Membre de la Commission suisse d'apprentissage, il portait un grand intérêt à tout ce qui touche à l'enseignement professionnel. Il dirigeait depuis 1911 le Secrétariat international de l'enseignement ménager. Et nous n'avons rien dit de son activité philanthropique.

Très bon catholique, M. Genoud collaborait volontiers avec des hommes qui n'appartenaient point à son Eglise. A maintes reprises à l'Institut J.J. Rousseau nous avons eu recours à lui. Quelques jours avant sa mort il s'intéressait à la visite que nos étudiants polonais se proposaient de faire à Fribourg. Et nous n'oublierons pas notre stupéfaction quand, visitant pour la première fois son

Musée pédagogique, nous vîmes se dresser devant nous toute l'exposition que l'Institut naissant avait mise sur pied à Berne en 1914, l'arbre dessiné par Mme Artus avec ses deux branches chargées de fruits : psychologie et pédagogie. A notre insu, M. Genoud s'en était rendu acquéreur. Nous rendons à sa mémoire un hommage reconnaissant. P. B.

L'énurésie. *La fréquence du mal : dans nos asiles, chez les enfants placés. L'expérience d'un éducateur. L'opinion d'un médecin.* 24 pages in-8°. — Genève, 44, rue des Maraîchers.

L'Institut J.-J. Rousseau, centre d'action de l'Association suisse en faveur des anormaux, publie quelques-uns des travaux présentés à Neuchâtel, à la Conférence des éducateurs d'enfants difficiles. A des statistiques soigneusement recueillies par Mme Loosli-Usteri et par M. Murdter, qui montrent quelle plaie sont dans nos asiles les mouilleurs de lit (dans la moitié des établissements on estime qu'un quart des enfants admis sont des mouilleurs) viennent s'ajouter les commentaires de l'éducateur et du médecin. M. Rochat-Bujard dit les résultats très encourageants qu'il a obtenus. Avec une proportion de mouilleurs qui est restée sensiblement la même, la moyenne journalière des accidents est devenu huit fois plus petite. Chose curieuse, les récompenses collectives ont été particulièrement efficaces, ce qui montre bien l'importance du facteur psychologique. L'exposé du D^r Brantmay, qui dirige la consultation médico-pédagogique de l'Institut J.-J. Rousseau, est à la fois très clair et très riche. Il conclut, comme M. Rochat, par des indications pratiques.

Le XIII^e Congrès international de l'Enseignement secondaire se tiendra cette année à Paris, du 16 au 24 juillet. A l'ordre du jour : la surcharge des programmes ; le travail dirigé ; l'office du médecin scolaire. Adresser toute communication à Mlle Collette, rue Saint-Jacques 246, Paris V.

LA PRESSE ET LES ANCIENS ÉLÈVES DE L'INSTITUT

Plusieurs articles nous sont tombés récemment sous les yeux, que nous aimerions reproduire intégralement, qui montrent la variété des succès obtenus par beaucoup de nos anciens élèves.

Dans le *Journal de Genève*, M. Alphonse Bernoud, promenant ses lecteurs à travers le *Salon de l'Automobile*, vantait l'ingénieuse installation du D^r Hugo Heinis pour donner des leçons de conduite à l'apprenti chauffeur.

La *Feuille d'Avis de Neuchâtel* a dit à deux reprises la brillante réussite des causeries de M. W. Perret pour renseigner le public sur les expériences faites à l'*Ecole Nouvelle des Terreaux* dans sa classe et dans celle de M^{lle} Bosserdet.

Quant au *Nouvelliste valaisan* de St-Maurice (24 février), nous le laissons parler :

Une conférence à Bagnes sur le service médico-pédagogique.

On nous écrit :

Dimanche 22 février, le personnel enseignant de Bagnes, auquel s'étaient joints quelques membres de l'administration et de la Commission scolaire, eut le grand avantage d'assister à une conférence sur le service médico-pédagogique,

de création récente en Valais, donnée par Mlle Guex, remplaçant M. le D^r Repond de Monthey, empêché. Présentée par M. le président de la commune (à qui rien n'échappe de ce qui peut contribuer au bien-être de ses administrés, grands et petits), l'aimable conférencière, développa son sujet avec une compétence remarquable et d'une grâce exquise : on eût voulu passer l'après-midi à savourer cette science mise pour ainsi dire en musique.

Le Service médico-pédagogique, qui a pour but de découvrir dans chaque classe, dans chaque famille les enfants présentant des anomalies intellectuelles ou morales pour, sinon les rendre tout à fait normaux, du moins les améliorer sensiblement, est comme un complément de l'Assurance infantile. Les expériences déjà faites et les beaux résultats obtenus prouvent l'excellence de l'œuvre et permettent d'entrevoir le bien immense qu'elle est appelée à réaliser avec l'aide de Dieu, le concours des autorités, des parents et des maîtres. Les quatre cas concrets cités par la distinguée conférencière ouvrent ici aujourd'hui, pour beaucoup, des horizons nouveaux dans le domaine de la puériculture et de la pédagogie. Combien de nos « distraits », de nos « incorrigibles », de nos « renfermés » devront au Service médico-pédagogique de devenir des êtres tout à fait normaux ou sensiblement améliorés au lieu de traîner toute leur vie le « boulet » de leurs infirmités intellectuelles ou morales ?

Remerciant en termes émus l'aimable conférencière, M. le président Gard assure que le Service médico-pédagogique retiendra l'attention de l'autorité communale, comme ce fut le cas dernièrement pour l'Assurance infantile dont nos enfants vont bénéficier. A M. le député D^r Charvoz, qui s'intéresse vivement à la question, et qui entrevoit des difficultés spéciales pour notre commune, il est répondu que ces difficultés tomberont devant la bonne volonté de chacun et le généreux dévouement des promoteurs de l'œuvre.

A la distinguée et aimable conférencière, à M. le D^r Repond, à nos autorités, le personnel enseignant de Bagnes adresse un discret, respectueux et profond merci.

CHRONIQUE DE L'INSTITUT

Deux mois de travail très remplis.

Le 4 février une très brillante conférence de M. FERRIÈRE sur le mouvement de rénovation pédagogique dans l'Amérique du Sud ; le 7, une causerie de M. R. SCOTT : « Souvenirs du professeur Pierre-qui-Roule, » déclenchant un petit cours d'espéranto. Des visites rapides des professeurs Courtis de Ann Arbor, Bridges, de Montréal, Deznaï, de Timisoara, le pionnier des concours olympiques internationaux. Le 2 mars, réception d'un groupe d'étudiants ingénieurs allemands.

Au *Centre d'Action*, démarches à propos de décisions de la Commission du Conseil des Etats relatives au traitement des mineurs dans le futur Code pénal fédéral, qui paraissent dangereuses ; participation à Berne à une Commission d'experts convoquée par le Département de l'Intérieur à propos de la subvention fédérale aux anormaux.

A la fin du semestre, abondance d'examens : pour le diplôme de l'Institut, pour le certificat de pédagogie, pour le certificat pédagogique complémentaire

à la licence ès lettres, pour le doctorat en philosophie. Le 19 mars, soutenance de la thèse de M. C. PETRE-LAZAR sur *l'anthropométrie et les exercices physiques*.

Amicales variées, et, le 16 mars, charmante invitation d'adieu de nos étudiants polonais, rentrés quelques jours auparavant d'un voyage d'études à travers la Suisse.

Au dehors, le 10 février, conférence de M. BOVET à Neuchâtel sous les auspices de la Société des amis de l'École active, précédant de peu les *Journées éducatives* dont tous les conférenciers sont, à des titres divers, des amis et des collaborateurs : MM. Malche et Boven, Mme Boschetti, Mme Somazzi, Mlle Evard.

A Paris, M. WALTHER a fait avec grand succès deux conférences organisées par l'Institut national d'Orientation professionnelle que dirige M. Julien Fontègne. MM. Piéron et Labbé en avaient aimablement accepté la présidence.

M. PIAGET, à peine le semestre terminé, est parti pour Varsovie, appelé par le ministère de l'Instruction publique à faire des conférences aux directeurs de l'enseignement secondaire. M. BOVET a fait deux leçons aux Cours universitaires de Davos.

Le 30 mars notre ami, M. ROUBAKINE, l'homme de la psychologie du livre, a célébré à Clarens les 45 ans de son activité littéraire. Nous avons été heureux de nous associer à cette fête au moins par un télégramme de félicitations et de vœux.

Viennent de paraître dans la Collection de l'Institut, la thèse de M. PETRE-LAZAR avec préface de M. Eug. Pittard et un recueil d'articles de M. CLAPARÈDE enrichis d'une introduction et d'une conclusion : *L'éducation fonctionnelle*.

Le semestre d'été, le 48^e, s'ouvrira le 13 avril.

Cours de Vacances de l'Institut, 27 juillet au 1^{er} août, du B. I. E. (avec partie psychologique) du 3 au 8 août. Programmes à disposition.

NOS VINGT ANS (1912-1932).

Pas encore, mais l'année prochaine, et avec l'extrême dispersion de nos anciens élèves, il n'est pas trop tôt peut-être pour y songer.

L'Institut J.-J. Rousseau a été fondé en 1912. La première séance de son Conseil a eu lieu en janvier, l'ouverture de ses cours en octobre. Quand nos « anciens » désirent-ils commémorer ces faits ? En juillet, à la clôture de notre 20^e année, ou en automne ? Quand leur sera-t-il le plus facile de venir à Genève ? En été, pensons-nous. A quelle date plus précisément ? Et quel caractère donner à cette réunion ? C'est à eux de nous le dire. Veulent-ils un camp, sous les ombrages de Champel ou ailleurs, évoquant les souvenirs de l'*Amicale*, ou des assises plus sérieuses, au cours desquelles chacun raconterait quelque chose de ce qu'il a fait en psychologie ou en pédagogie depuis qu'il a quitté l'Institut ; il y aurait là matière à un petit congrès fort intéressant. Voudront-ils peut-être cumuler, commencer par le grave et finir par le gai ?

Les suggestions de toute espèce pour le « camp » ou pour le « congrès » sont dès maintenant reçues avec reconnaissance.



FONDÉE 1876 **Bâle** KOHLENBERG 13

Ecole de Commerce et de Langue allemande

Entrée : mi-avril et mi-octobre.
Prospectus par la direction.

**VISITEZ
LUGANO**

et faites une course par funiculaire du

MONTE BRÈ

933 m. s. mer

Magnifique vue sur les Alpes et sur la Lombardie. Vous y trouverez des belles promenades alpestres — une flore méridionale superbe.

Prix spéciaux et réduits pour écoles :

Fr. 1.— par élève, âge supérieur à 15 ans } instituteurs
Fr. —.80 par élève, âge inférieur à 15 ans } y compris

Direction Funiculaire Monte Brè — Lugano



RECOMMANDEE PAR M.M. LES
MEDECINS POUR BIEN PORTANTS ET
MALADES

Pour aciduler
TOUTES LES SALADES, METS DE
VIANDE AIGRES, SAUCES PIQUANTES
PATISSERIES

POUR TOUT

ce qui concerne la publi-
cité dans l'Éducateur et le
Bulletin Corporatif, s'a-
dresser à la Soc. anon.

PUBLICITAS

RUE RICHARD 13

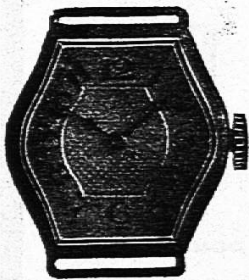
LAUSANNE

K
UCHER
7, Rue du Pont
LAUSANNE

SES VÊTEMENTS
SES PARDESSUS
SA CHEMISERIE

(CONFECTION, MESURE
AU COMPTANT 5% ESC.)

SATISFERONT A TOUTES VOS EXIGENCES



Horlogerie de Précision

Bijouterie fine Montres en tous genres et Longines, etc. Orfèvrerie
Réparations soignées. Prix modérés. argent et argenté.

Belle exposition de régulateurs.

Alliances en tous genres, gravure gratuite.

E. MEYLAN - REGAMEY

11, RUE NEUVE, 11

LAUSANNE

TÉLÉPHONE 23.809

10 % d'escompte aux membres du Corps enseignant.
o o Tous les prix marqués en chiffres connus. o o

LAVEY-les-Bains

Etablissement thermal cantonal

(145 lits)

15 mai - 30 septembre

Traitements spéciaux, toutes formes de rhu-
matisme, faiblesse générale, repos, etc. Instal-
lations modernes. - Médecin : Dr Petitpierre.
Cuisine soignée, prix modérés.

CONSTIPATION

PASTILLES MIRATON

aux sels naturels de Chatel-Guyon

libèrent doucement l'intestin

BUREAU DE PLACEMENT
pour **PROFESSEURS** et **INSTITUTRICES**

S'adr. à la S. A. POUR LA PROPAGANDE DES INSTITUTIONS D'ÉDUCATION
SUISES. Rue de Bourg, 27, Lausanne.



L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

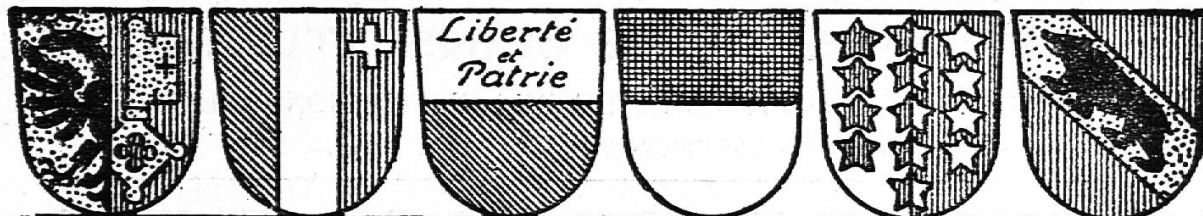
RÉDACTEURS :

PIERRE BOVET ALBERT ROCHAT
Florissant, 47, Genève Cully

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne H.-L. GÉDET, Neuchâtel
J. MERTENAT, Delémont R. DOTTRENS, Genève

LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE - BALE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger, fr. 15.
Gérance de l'*Educateur* : LIBRAIRIE PAYOT et Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE



**VISITEZ
LUGANO**

et faites une course par funiculaire du

MONTE BRÈ

933 m. s. mer

Magnifique vue sur les Alpes et sur la Lombardie. Vous y trouverez des belles promenades alpestres — une flore méridionale superbe.

Prix spéciaux et réduits pour écoles :

Fr. 1.— par élève, âge supérieur à 15 ans } instituteurs
Fr. —.80 par élève, âge inférieur à 15 ans } y compris

Direction Funiculaire Monte Brè — Lugano

ÉCOLE SUISSE DE GÈNES

Le poste de

DIRECTEUR

à l'Ecole suisse de Gênes (six classes élémentaires, quatre classes secondaires) étant à repourvoir pour le 1^{er} septembre 1931, on cherche maître jeune, actif, énergique, de confession protestante, esprit élevé, doué d'initiative, ayant l'expérience des divers âges scolaires, possédant à fond le français et l'allemand et ayant des notions suffisantes d'italien. Traitement annuel : 22 000 livres en plus du logement gratuit. Le candidat choisi devra s'engager à venir faire, à Gênes, avant la fin de l'année scolaire, qui se termine en juin (pour se rouvrir en octobre) un séjour propre à le familiariser avec son futur champ d'activité.

Les offres, accompagnées des documents nécessaires, *curriculum vitae*, etc., et d'un certificat médical, sont à faire parvenir, *jusqu'au 10 mai*, au *Secrétariat des Suisses à l'étranger*, à Berne (Bundesgasse 40). Pour tous autres renseignements, s'adresser soit au Secrétariat des Suisses à l'étranger, soit au Président du Comité de l'Ecole suisse, M. A. Deslex, via Peschiera 4, Gênes.

BUREAU DE PLACEMENT pour PROFESSEURS et INSTITUTRICES

S'adr. à la S. A. POUR LA PROPAGANDE DES INSTITUTIONS D'ÉDUCATION SUISSES. Rue de Bourg, 27, Lausanne.

CURE DE REPOS GRATUITE

dans bon hôtel au bord du lac des Quatre Cantons est offerte à institutrice qui donnerait leçon de français à jeune fille.

Offres sous chiffre **G 33 236 Lz.**, à **Publicitas, Lucerne.**